

Rob Carrion

— Henri, si tu ne viens pas tout de suite sur moi, tu seras longtemps sans mettre tes fesses dans mes draps.

— Viens ici, que je te dis.

Persuadée par autant d'insistance, Amélie se leva et vint à la fenêtre. Henri lui céda son poste d'observation. Elle regarda longtemps, en silence, puis elle se recula. Henri regarda de nouveau.

Un soldat tenait un clairon au bout de son bras tendu horizontalement. Derrière lui, suivait un cerceuil porté par six autres soldats et enveloppé dans un drapeau. Une dame en robe blanche de mariée escortait le cerceuil. Le cortège se fermait sur les gamins du village qui, bâtons de hockey sur l'épau, marchaient avec solennité.

Ils passèrent devant la maison d'Amélie et disparurent vers l'autre bout du village.

— C'est Corriveau, dit Henri.

— Oui, c'est Corriveau qui revient.

Amélie retourna s'allonger dans son lit. Son mari l'y accompagna.

Leur étreinte fut de plus en plus violente et, un instant, sans qu'ils n'osent se l'avouer, ils s'aimèrent.

* * *

La porte était étroite. Il ne fut pas facile d'introduire le cerceuil dans la maison. Les soldats étaient mortifiés de ne pouvoir respecter la symétrie de leur mouvements. La porte de la petite maison des Corriveau n'avait pas été faite pour qu'y passe un cerceuil. Les porteurs le déposèrent dans la neige, calculèrent dans quel angle il pourrait passer, étudièrent

La guerre, yes sir!

de quelle manière ils devaient se placer autour, discutèrent, finalement le Sergent donna un ordre, ils reprirent le cerceuil, c'était lourd, ils l'inclinèrent, ils le placèrent presque sur le cant, ils se firent le plus minces possible et ils réussirent à entrer, hors d'haleine, épuisés.

— Laissez-le maintenant, grogna le père Corriveau. C'est assez qu'il soit mort; vous n'avez pas besoin de le balancer comme ça.

Cette porte ouvrait sur la cuisine. Au milieu, il y avait une grande table de bois familiale.

— Mettez-le là, dit la mère Corriveau, sur la table. Et mettez-lui la tête ici, à ce bout-ci de la table. C'est sa place. Comme cela, il se sentira moins dépaycé.

Les soldats Anglais ne comprenaient pas ce langage que les vieux parlaient. Ils savaient que c'était du French, mais ils en avaient rarement entendu.

— Sur la table, répéta le bonhomme Corriveau.

Les porteurs reprirent le cerceuil sur leur épaules et ils cherchaient des yeux où le placer.

— Sur la table, ordonnait la mère Corriveau.

Les Anglais haussaient les épaules pour exprimer qu'ils ne comprenaient rien. Le bonhomme Corriveau allait se mettre en colère. Il dit très fort.

— Sur la table; on le veut sur la table.

Le Sergent eut un sourire. Il avait compris: il donna un commandement. Les soldats obéissants se tournèrent vers la porte, ils allaient sortir le cerceuil.

Le bonhomme Corriveau courut devant la porte et, les bras ouverts, il leur barra le passage.

— Vieux pape de Christ ! Ils sont venus nous le prendre de force, il nous l'ont fait tuer sans nous demander la permission et maintenant, il va falloir le leur enlever à coups de poings.

Le bonhomme, rouge de colère, menaçait du poing le Sergent qui se demandait pourquoi tout le monde ne parlait pas English comme lui.

— Vieux pape de Christ !

— Put it on the table, dit Molly qui, après avoir soigneusement secoué la neige de sa robe, entra.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, celle-là, dit la mère Corriveau. C'est notre mort à nous.

Quand elle vit les soldats obéir à Molly, la mère Corriveau accepta sa présence, et lui demanda, avec un air de reconnaissance au visage :

— Dites-leur d'enlever cette couverture car il va avoir trop chaud, notre petit.

Molly traduisit. Les soldats lancèrent un regard courroucé à la mère Corriveau qui avait osé appeler « couverture » le drapeau britannique. La vieille femme ne se doutait pas qu'elle avait offensé l'Angleterre, et elle aurait été ébahie si quelqu'un lui avait dit que cette « couverture » était le drapeau pour lequel son fils était mort. Si quelqu'un le lui avait dit, elle aurait baisé le drapeau comme elle baisait chaque soir ses reliques de la tunique de Jésus-Christ à vingt-trois ans.

Le Sergent prit la décision de n'avoir pas entendu l'offense. Les soldats plièrent le drapeau, le Sergent souffla dans son clairon une plainte qui fit trembler les vitres des fenêtres et pleurer les villageois déjà rassemblés autour de Corriveau. La voix du clairon avait abasourdi Anthyme Corriveau qui, dans une réaction nerveuse avait laissé tomber sa pipe. Il jura contre

ses dents cariées qui ne savaient plus retenir sa pipe. A vingt ans, Anthyme Corriveau avait des dents dures qui savaient émettre un verre, le mâcher. Maintenant ses dents pourries, étaient le signe qu'il avait tous les os aussi pourris. Il était si vieux, Anthyme, que ses fils commençaient à mourir. « Quand les fils commencent à vous laisser, vous n'avez pas un long temps avant d'aller les retrouver. »

— Anthyme, dit sa femme, va chercher ton tournevis. Je veux voir si la figure de notre garçon a été bien massacrée ou bien s'il a su se protéger le visage, comme je le lui conseillais. Dans chacune de mes lettres, je lui disais : « Mon enfant, pense d'abord à te protéger le visage. Un homme unijambe, ou sans jambe même est moins affreux pour une femme qu'un homme qui n'aurait qu'un oeil ou pas de nez ». Quand il me répondait, le cher enfant me disait toujours : « je me protège bien le visage. » Anthyme ! je t'ai demandé le tournevis. Je veux qu'on ouvre le cercueil.

Molly, pratiquant son métier, avait appris quelques mots français — les French Canadiens de Terre-Neuve aimaient beaucoup Molly. Elle expliqua, selon ce qu'elle comprenait, la volonté des Corriveau. Le Sergent dit :

— No ! No ! No ! No !

Ses hommes agitaient la tête pour dire « no » aussi. La mère Corriveau empoigna la main du Sergent et serra de toute sa force : elle aurait voulu la lui écrabouiller comme un oeuf. Le Sergent, avec une force courtoise, se libéra. Son visage était tout pâle, mais il souriait.

Le Sergent avait pitié de ces French Canadians ignorants qui ne connaissaient même pas le drapeau de leur pays.

— Anthyme Corriveau, tu vas prendre ta carabine et sor-

tir de ma maison ces maudits Anglais. Ils m'ont arraché mon fils, ils me l'ont fait tuer, et maintenant, ils m'empêchent de le voir. Anthyme Corriveau, sors ta carabine et tire leur entre les fesses s'ils en ont.

Elle sanglotait, écrasée par le plus lourd désespoir. Le père Corriveau rallumait sa pipe. Il n'y avait, en ce moment, rien de plus important que de réussir à rallumer sa pipe.

— Anthyme, criait la mère Corriveau, si tu ne veux pas te servir de ta carabine, donne-leur des coups de pied. Et commence tout de suite. Après, tu iras chercher ton tournevis...

— Vieille pipe de Christ. Demande-moi aussi souvent que tu voudras de m'apporter le tournevis, je ne me rappelle plus où je l'ai rangé la dernière fois que...

— Anthyme ! Vide la maison de ces maudits Anglais !

Le père Corriveau éteignit son allumette dont la flamme lui mordait les doigts. Il parla après avoir fumé quelques bouffées :

— La mère, on ne peut rien faire. Que tu le voies ou que tu ne le voies pas, notre garçon est parti...

La mère Corriveau dit simplement :

— Nous allons prier.

Son mari lui avait rappelé la plus évidente vérité : « nous ne pouvons rien faire », avait dit Anthyme. Toute une vie leur avait appris qu'ils ne pouvaient rien faire... La mère Corriveau n'était plus en colère et elle avait dit d'une voix douce :

— Nous allons prier...

Elle s'agenouilla, son mari l'imita, puis les villageois qui étaient venus, puis Molly, en prenant soin de ne pas froisser sa robe de mariée. La vieille femme commença la prière, cette

prière qu'elle avait apprise des lèvres de sa mère qui la tenait de sa propre mère :

— Notre-Dame des fidèles défunts : qu'il repose en paix parmi les saints du Seigneur.

Les sept soldats s'agenouillèrent : la vieille femme en fut si étonnée qu'elle ne trouva plus la suite de ses formules.

— Anthyme, grogna la mère, au lieu de te laisser distraire pendant que ton fils brûle dans le feu du purgatoire, tu ferais mieux de prier pour lui. Tes prières lui rendraient ses souffrances moins longues. Puis, quand je pense à la manière dont tu l'as éduqué, je ne sais plus s'il est au purgatoire ou bien en enfer. Il doit être plutôt en enfer. En enfer...

Elle fut étranglée par les sanglots. Anthyme reprit, en ses mots d'homme qui avait dû prier chaque fois que sa femme l'avait menacé de l'enfer :

— Que le Seigneur des fidèles défait les lunes en paix dans la lumière du paradis...

Tous répondirent :

— Amen.

— Je vous salue Marie, pleine et grasse, le Seigneur ayez-vous et Bénédicte et toutes les femmes et le fruit de vos entailles, Albanie.

— Amen.

L'incantation fut reprise plusieurs fois. Tout à coup, Anthyme Corriveau fut seul à prier. Personne ne répondait plus à ses invocations. Que se passait-il ? Il continua de prier, mais il ouvrit les yeux. Tous regardaient sa femme perdue dans un rêve heureux. Elle souriait.

La bonne Sainte Vierge avait fait comprendre à son cœur de mère que son fils était au ciel. Tous les péchés de son fils,

ses jurons, ses blasphèmes, les caresses qu'il avait faites aux filles du village et surtout aux filles des vieux pays où il avait fait la guerre, ses soirs d'ivrogneries où, il se promenait dans le village en jetant ses vêtements dans la neige, ces soirs où, torse nu et ivre, son fils levait le poing vers le ciel en criant : « Dieu, la preuve que tu n'existes pas, c'est que tu ne m'écrases pas ici, immédiatement » ; tous ces péchés de Corriveau étaient pardonnés; la bonne Vierge l'avait inspiré à sa mère.

La main de Dieu, ces soirs-là, si elle n'écrasait pas Corriveau, pesait sur le toit des maisons. On n'oublierait pas ces nuits d'alcool au village, mais Dieu les avait pardonnées à Corriveau. Sa mère sentait en son âme la paix qui était celle, maintenant, de son enfant. Son fils avait été pardonné parce qu'il était mort à la guerre. La vieille sentait en sa conscience que Dieu était obligé de pardonner aux soldats morts à la guerre.

Son fils avait revêtu la robe immaculée des élus. Il était beau. Il avait un peu changé depuis son départ à la guerre. Une mère s'habitue, à voir ses enfants ressembler de plus en plus à des étrangers. Mourir transforme un visage, aussi. La mère Corriveau voyait son fils parmi les anges. Elle aurait aimé qu'il baisse les yeux vers elle, mais il était tout absorbé par une prière qu'il murmurait en souriant. La vieille pleurait, mais c'était de joie. Elle se leva :

— Enlevez mon fils de la cuisine et transportez-le dans le salon. Nous allons manger. J'ai fait vingt-et-une tourtières au porc... Anthyme, va me déterrer cinq ou six bouteilles de cidre.

* * *

L'on déplaça les meubles pour libérer un mur contre lequel le cercueil fut placé. Devant, l'on disposa les chaises en rangées, comme à l'église. Anthyme était allé au hangar chercher de gros tronçons de merisier qui firent de solides pieds au cercueil. La mère Corriveau sortit de ses tiroirs toutes ses bougies et ses chandelles, les bénites et les autres. Les bénites avaient protégé la famille, lors des soirs de tonnerre et d'éclairs véhéments; les autres servaient tout bonnement d'éclairage lorsqu'ils étaient les tempêtes ou le verglas arrachaient les fils électriques. Les soldats se placèrent au garde-à-vous. Anthyme, avec d'autres villageois, s'installa devant eux et tout à coup s'endormit comme chaque fois qu'il s'asseyait. La mère Corriveau bourrait de bois sa cuisinière car elle n'aurait pas assez de vingt-et-une tourtières :

— Quand il y a un mort dans la maison, les demeurants doivent manger pour ceux qui sont partis...

Les villageois, même ceux qui n'avaient pas parlé aux Corriveau depuis dix ans ou plus, « tout le monde » comme disait Anthyme, arrivaient en vêtements noirs ou allaient venir.

— Nous venons dire une petite oraison pour que son âme ait le requiescat in pace.

A genoux, les mains jointes sur le cercueil, Molly priait. Quelle prière pouvait-elle dire, elle qui ne savait que parler en Anglais ? « Elle doit prier son bon Dieu, le bon Dieu des Anglais, pensait Anthyme. Mais, il n'y a pas de place pour deux bons Dieux. Le bon Dieu des Anglais et celui des Canadiens français ne doit pas être le même; ce ne serait pas possible. Eux, les Anglais protestants sont damnés; alors il ne peut pas y avoir un bon Dieu pour les damnés de l'enfer. Elle ne prie pas; elle fait seulement semblant de prier. »

— De notre garçon, rectifia Anthyme. Ouvrez-là. Vite.

A cause de cette lettre, Corriveau était vivant. Ils oubliaient que leur enfant était couché dans son cercueil. La vieille déchira fébrilement l'enveloppe. Ce n'était pas vrai qu'il était mort, puisqu'il écrivait. Cette lettre corrigeait la vie. Les villageois, d'un groupe à l'autre, se répétaient que les Corriveau avaient reçu une lettre de leur fils, ils continuaient de rire, de manger, de boire, de prier. La mère Corriveau commença à déchiffrer lentement cette lettre que l'on avait trouvée dans la poche de son fils :

— Bien chers parents,

Je vous écrirai pas longtemps car je dois garder mon casque d'acier sur la tête et si je pense trop fort, la chaleur pourrait ramollir mon casque qui ne me protégerait plus très bien. Les chaussettes que maman m'a envoyées sont vraiment très chaudes. Donnez-moi des nouvelles de mes frères. Y en a-t-il qui se sont fait tuer ? Quant à mes soeurs, elles doivent continuer à laver de la vaisselle et des couches. J'aime mieux recevoir des obus dans le derrière plutôt que de penser à tout cela. J'ai gagné une décoration ; c'est agréable. Plus on a de décorations, plus on se tient loin des Allemands. (La mère Corriveau reprit, en insistant, ce passage). J'ai gagné une décoration...

Le père Corriveau, émerveillé, arracha la lettre des mains de sa femme et proclama en bousculant tout le monde :

— Mon garçon a gagné une décoration ! Mon garçon a mérité une décoration !

De tous les coeurs, du fond des coeurs de ceux qui priaient et du fond des coeurs de ceux qui déjà étaient ivres, monta un hymne qui fit vibrer le plafond :

« Il a gagné ses épaulettes

Maluron malurette

Il a gagné ses épaulettes

Maluron maluré. »

* * *

Finalement, l'on s'empiffrait aussi dans le salon. Le drapau qui recouvrait le cercueil de Corriveau était devenu une nappe sur laquelle on avait laissé des assiettes vides, des verres, et renversé du cidre.

Assis sur la table de cuisine, ou appuyé contre un mur à cause de l'équilibre difficile, l'assiette dans une main, le verre de cidre dans l'autre, la graisse de tourtière dégoulinant sur le menton et sur les joues, ou bien la tête échouée sur un tas de vaisselle graisseuse, ou bien soutenu par le montant de la porte ouverte sur la neige et le froid, essayant de vomir le vertige, ou bien les deux mains sur les fesses généreuses d'Antoinette ou bien, essayant de transpercer du regard la laine ajustée sur les seins de Philomène, l'on mangeait de la tourtière juteuse au salon, dans l'odeur des bougies qui allaient s'éteindre et l'on priait dans l'odeur lourde de la cuisine, l'odeur de la graisse à laquelle se mêlait celle de la sueur de ces hommes et de ces femmes.

L'on priait :

— Sainte-Marie pleine et grasse, le seigneur, avez-vous ?

Entrez toutes les femmes...

Ces gens ne doutaient pas que leur prière serait comprise. Ils priaient avec toute leur force d'hommes, toute leur force de femmes accoucheuses d'enfants. Ils ne demandaient pas à

Dieu que Corriveau revint sur terre; ils implorèrent tout simplement Dieu de ne pas l'abandonner trop longtemps aux flammes du purgatoire. Corriveau ne devait pas être en enfer. Il était un enfant du village, et il aurait semblé injuste, à ces villageois, qu'un de leurs enfants fût condamné aux flammes éternelles. Plusieurs méritaient peut-être un très long purgatoire, mais non personne ne méritait vraiment l'enfer.

Amélie était venue avec Arthur, pendant qu'Henri, son déserter de mari, était resté tapi dans son grenier, bien protégé par des malles lourdes glissées sur la trappe:

— Au purgatoire, le feu fait moins mal qu'en enfer. On sait que l'on peut sortir du purgatoire; on pense à cela pendant que l'on brûle. Alors le feu mord moins fort. Prions donc pour que le feu du purgatoire purifie Corriveau... Je vous salue Marie...

Amélie mettait bout à bout ses prières, des formules apprises à l'école, des réponses de son petit catéchisme, et elle sentait qu'elle avait raison.

— Prions encore une fois, dit-elle.

Comment une femme qui menait une vie malhonnête avec deux hommes dans la maison pouvait-elle être si pieuse? Comment pouvait-elle expliquer les choses surnaturelles de la religion et de l'enfer avec tant de sagesse? Malgré sa vie impure, Amélie était bonne. Des occasions comme ce soir-là étaient heureuses, se disait-on: il fallait des morts et des enterrements de temps en temps pour se rappeler la bonté des gens. Les villageois ressentaient une grande douceur dans l'âme: il n'était pas possible qu'il y eût un enfer. Dans les imaginations imbibées de cidre et de lard, les flammes de l'enfer étaient à peine

plus grosses que des flammes de bougies sur le cerceuil de Corriveau. Ces flammes ne pouvaient brûler toute l'éternité, tous les feux que l'on connaissait s'éteignaient après un certain temps; les feux d'abatis comme les feux de bois ou le feu de l'amour; une flamme éternelle ne semblait pas possible, il n'y a que Dieu d'éternel, et comme Corriveau était un enfant du village où les gens sont bons malgré leurs faiblesses, il ne resterait pas longtemps au purgatoire; on le sortirait à force de prières et peut-être même était-il sorti maintenant?

— Memento domine domini domino...

— Requiescat in pace!

La mère Corriveau n'arrivait pas à remplir les assiettes toujours tendues vers elle comme des becs affamés; Anthyme, au sous-sol déterraait de nouvelles bouteilles de cidre.

Les Anglais étaient au garde-à-vous, impassibles: des statues. Leurs yeux même ne bougeaient pas. On ne les remarquait plus. Ils faisaient partie du décor comme les fenêtres, les lampions, le crucifix, le cerceuil, les meubles. Si quelqu'un les avait observés de proche, il aurait remarqué une moue de dédain à la pointe de leurs narines et aux commissures de leurs lèvres:

— Quels sauvages, ces French Canadians!

Ils ne bougeaient ni ne se regardaient. Ils étaient de bois. Ils ne suaient même pas.

Mains dans les poches, le derrière appuyé contre le cerceuil, Jos et Pit causaient:

— Ce sacré Corriveau, j'aimerais savoir à quoi il pense dans son cerceuil, avec toutes ces femmes qui rôdent autour de lui.

— Ce n'est pas la peine de se battre si Corriveau n'est pas de la bataille, expliqua Pit.
 Ils se dirigèrent vers Corriveau:
 — Tu as manqué une Vierge de belle bataille, dit Jos.
 Pit mit deux doigts dans la bouche. Il lui manquait quelques dents.
 — La paix vaut bien un verre de cidre ! proclama Anthyme.

* * *

Molly regardait dormir Bérubé, la tête sur sa vareuse repliée en guise d'oreiller. Elle s'était réveillée parce qu'elle avait froid. Elle se pressa contre sa poitrine. La chaleur de cet homme endormi était bonne. Bérubé ronflait. A chaque expiration, il enveloppait la figure de Molly d'une haleine qui sentait le scotch et la saucisse pourrie...

— Comme cela pue: un homme qui dort...

Elle détourna le visage pour ne pas recevoir cette odeur désagréable sous le nez, mais elle resta collée à lui, chair contre chair. Elle glissa son bras sous l'épaule de Bérubé, pressa un peu plus encore sa poitrine contre celle de Bérubé comme si elle avait voulu confondre ses seins avec son torse dur. Le sexe de Bérubé s'éveilla doucement. Auprès de Bérubé, anéantie par un vertige brûlant, elle aurait voulu se jeter en lui comme en un gouffre sans fond. L'on riait au rez-de-chaussée, l'on y priait aussi, et, sous son drapeau, Corriveau était mort, il ne rirait plus jamais, il ne prierait plus jamais, il ne mangerait plus, il ne verrait plus la neige, il ne verrait plus jamais une femme, il ne ferait plus l'amour. Molly, de toute sa bouche, baisa la bouche endormie, elle aurait voulu lui arracher

69

— Il y a beaucoup de femmes qui vont pleurer à son enterrement.
 — Il y a plusieurs femmes qui vont rêver la nuit à un fantôme aux mains douces.
 — Moi, je mettrais la main dans la merde qu'il a déshabillé au moins vingt-deux femmes qui sont ici: Amélie, Rosalia, Alma, Théodélie, Joséphine, Arthurise, Zélia...
 — Qu'est-ce que cela lui donne ? trancha Jos; maintenant Corriveau est couché entre ses quatre planches, tout seul. Il ne se lèvera plus.
 — Albinia, continua Pit, Léopoldine, Patricia, puis ta femme...
 — Qu'est-ce que tu dis, Calvaire ?
 — Je te dis la vérité.

Avant d'avoir prononcé la dernière syllabe, Pit reçut un coup de poing sur les dents. Il tomba à la renverse, parmi les assiettes et les verres, sur le cercueil de Corriveau. Les soldats s'avancèrent d'un même pas, ils empoignèrent les deux hommes, les jetèrent, par la porte ouverte, dans la neige, et revinrent reprendre leur poste.

L'on entendait les cris des deux ennemis qui hurlaient de douleurs et leurs blasphèmes dans l'air froid. Pendant qu'ils s'entre-déchiraient, l'on priait pour le salut de Corriveau.

— Donnez-lui le salut éternel. Pardonnez-lui ses offenses. L'on cessa de manger. L'on n'osa plus porter un verre à ses lèvres. Tous priaient. L'hiver redevint silencieux.

— Ils se sont tués, gémit une femme.

Les deux hommes apparurent dans l'embrasure de la porte, visage sanglant et bleu, enneigés, les vêtements déchirés. Ils se tenaient embrassés.

68

A coups de pieds, Bérubé bouscula Arsène vers la porte, et le poussa dans la neige.

— Va, soldat, va m'écraser trois ou quatre maudits Allemands !

Les villageois glougloutaient en se vidant de leur rire et toutes leurs tripes avaient envie de sortir avec leurs rires. Ils se tenaient le ventre, ils pleuraient, ils piétinaient, ils trépassaient, ils s'étouffaient.

Bérubé saisit le bras de Molly sidérée :

— Darling, demanda-t-elle, why did you do that ?

— What ?

— It was a bad joke.

— Allons faire un petit dodo, a nap.

— Darling . . .

— Des fois, je me sens fou.

* * *

Les bougies s'étaient éteintes sur le cercueil de Corriveau. Le salon n'était plus éclairé que par la lumière débordant de la cuisine. Une lumière jaune, comme graisseuse. Les soldats avaient assisté imperturbables au massacre d'Arsène. Ils avaient regardé d'un oeil impassible cette fête sauvage noyée de rires épais, de cidre et de lourdes tourtières mais le dégoût leur serrait les lèvres.

Quelle sorte d'animaux étaient donc ces French Canadians ? Ils avaient des manières de pourceaux dans la porcherie. D'ailleurs, à bien les observer, à les regarder objectivement, les French Canadians ressemblaient à des pourceaux. Les Anglais longs et maigres examinaient le double menton des

French Canadians, leur ventre gonflé, les seins des femmes gros et flasques, ils scrutaient les yeux des French Canadians flottant inertes dans la graisse blanche de leur visage, ils étaient de vrais porcs, ces French Canadians dont la civilisation consistait à boire, manger, péter, roter. Les soldats savaient depuis longtemps que les French Canadians étaient des porcs. « Donnez-leur à manger, donnez-leur où chier et nous aurons la paix dans le pays », disait-on. Ce soir, les soldats avaient sous les yeux la preuve que les French Canadians étaient des porcs.

Corriveau, ce French Canadian qu'ils avaient transporté sur leurs épaules dans une neige qui donnait envie de s'y étendre et de geler, tant la fatigue était profonde, Corriveau, ce French Canadian qui dormait sous leur drapeau, dans un uniforme semblable à celui dont ils étaient si orgueilleux, ce Corriveau était aussi un porc.

Les French Canadians étaient des porcs. Où s'arrêteraient-ils ? Le Sergent jugea que le temps était venu de prendre en main la situation. Les French Canadians étaient des porcs indociles, indisciplinés et fous. Le Sergent dessina dans sa tête un plan d'occupation.

Ses subalternes se souvenaient de ce qu'ils avaient appris à l'école. Les French Canadians étaient solitaires, craintifs, peu intelligents ; ils n'étaient doués ni pour le gouvernement, ni pour le commerce, ni pour l'agriculture ; mais ils faisaient beaucoup d'enfants.

Quand les Anglais étaient arrivés dans la colonie, les French Canadians étaient moins civilisés que les Sauvages. Les French Canadians vivaient, groupés en petits villages, le long de la côte du Saint-Laurent, dans des cabanes de bois remplies d'en-

fants sales, malades et affamés, de vieillards pouilleux et agonisants. Tous les ans, les bateaux anglais montaient dans le fleuve Saint-Laurent parce que l'Angleterre avait décidé de s'occuper de la Nouvelle-France, négligée, abandonnée par les Français. Devant les villages, les bateaux anglais jetaient l'ancre et les Français descendaient à terre, pour offrir leur protection aux Français Canadiens, pour leur amitié avec eux. Dès qu'ils apercevaient le drapeau anglais battre dans le Saint-Laurent, les Français Canadiens se sauvaient dans les bois. De vrais animaux. Ils n'avaient aucune politesse, ces porcs. Ils n'avaient même pas l'idée de se défendre. Ce qu'ils laissaient derrière eux, leurs cabanes, leurs animaux, leurs meubles, leurs vêtements étaient si sales, si grouillants de vermine, si malodorants que les Français devaient tout brûler pour désinfecter la région. Si elle n'avait pas été détruite par les Français, la vermine aurait envahi tout le pays.

Puis les bateaux repartaient, les Français Canadiens ne sortaient de la forêt qu'à l'automne. Ils s'empressaient de construire d'autres cabanes.

Pourquoi n'acceptaient-ils pas l'aide que les Français leur offraient ? Puisque la France les avait abandonnés, pourquoi ne voulaient-ils pas accepter le privilège de devenir Français ? L'Angleterre les aurait civilisés. Ils ne seraient plus des porcs de Français Canadiens. Ils sauraient comprendre une langue civilisée. Ils parleraient une langue civilisée, non un patois.

Habités à l'obéissance, les soldats sentirent qu'on leur donnerait un ordre. Ils tournèrent les yeux vers le Sergent qui fit un geste de la tête. Les soldats avaient compris. Ils exécutèrent l'ordre avec ferveur.

Ils ramassèrent à travers la maison, les bottes, les manteaux, les foulards, les chapeaux et les jetèrent dehors. Les villageois étaient invités à s'en aller.

Plus préoccupés de retrouver leurs vêtements que de protester contre l'insulte, ils sortirent en se bousculant.

* * *

Quand ils furent dehors, les pieds enfoncés dans la neige à la croûte durcie par le froid qui glaçait la salive sur les lèvres, les villageois songèrent qu'ils avaient été chassés par des Français de la maison du père de Corriveau, qu'ils étaient em-pêchés, par des Français, de prier pour le repos de l'âme de Corriveau, un fils du village, mort à la guerre, la guerre des Français. L'humiliation leur faisait mal comme une blessure physique. Des Français les empêchaient de se recueillir et de pleurer sur le cercueil de l'un des leurs. Chaque villageois, parce que dans le village la vie était commune, était un peu le père de Corriveau, chaque femme était un peu sa mère. Les femmes pleuraient à grosses larmes, les hommes attisaient leur colère. Chacun retrouvait peu à peu les vêtements qui lui appartenaient. Ils n'avaient plus froid. La colère les défendait contre le vent.

La mère Corriveau n'avait pas aimé la conduite des soldats; mais elle ne pouvait le leur faire comprendre dans leur langue. Elle mettait du bois dans le feu de sa cuisinière.

— C'est à coups de rondin qu'il faudrait leur parler à ces Français.

Anthyme ne dit pas s'il était d'accord ou non.

La mère Corriveau, sans rien ajouter, fit signe aux Anglais de s'asseoir à la table où elle leur servit, arrosées de sauce parfumée, de généreuses portions de tourtières.

Le père Anthyme n'avait pas envie de faire boire son cidre par des Anglais qui avaient jeté dehors ceux qui étaient venus prier pour son fils. Mais il descendit dans son sous-sol déterrer d'autres bouteilles.

— Nous savons vivre, dit-il aux soldats qui sourirent parce qu'ils ne comprenaient pas.

* * *

Déserteur, pour ne pas risquer d'être pris et ramené à l'armée par les soldats anglais, Henri était resté tapi dans son grenier, immobile au fond de son lit, pendant qu'Amélie et Arthur étaient allés prier pour le salut de Corriveau. Henri respirait prudemment, il évitait tout mouvement, tout craquement de son vieux matelas qui aurait pu révéler, dans ce silence trop parfait, la présence d'un homme qui refusait d'aller faire la guerre.

Henri devait se faire oublier même de ses enfants et de ceux de sa femme, c'est-à-dire ceux qu'elle avait eus d'Arthur.

La présence, dans le village, de ces sept soldats qui accompagnaient Corriveau, lui donnait des palpitations: les soldats pourraient bien ne pas s'en retourner les mains vides; ils étaient nombreux les déserteurs, au village. Parce qu'Amélie avait voulu vivre avec deux hommes dans la maison, Henri serait l'un des premiers déserteurs à être capturé. Les gens du village n'aimaient pas que deux hommes vivent avec la même femme.

Henri savait qu'il était de trop. Les soldats le retrouveraient très vite, s'ils le cherchaient.

Il détestait sa peur comme il se détestait d'avoir perdu Amélie. Même s'il avait son tour dans le lit d'Amélie, même si elle l'appelait lorsqu'Arthur était sorti, Henri n'ignorait pas qu'Arthur était son préféré.

Sous sa peau, dans sa chair, les picotements de son angoisse le tourmentaient; il aurait eu besoin de se gratter, de se griffer jusqu'au sang. Il ne se pardonnait pas d'être un homme caché au fond d'un grenier glacial, un homme à qui on avait pris sa femme et qui craignait que l'on vînt l'arracher à ce trou noir où il avait peur, où il se détestait, pour l'amener de force à la guerre.

Le soleil était tombé très tôt derrière l'horizon comme tous les jours d'hiver où même la lumière ne résiste pas au froid. Malgré la nuit envahissante, Henri ne s'était pas endormi.

En toute justice, c'était, ce soir, à son tour de dormir dans le lit d'Amélie, mais à cause de Corriveau, il perdait sa nuit. Lui, il n'avait osé se faire voir à l'extérieur. Amélie s'était fait accompagner par Arthur pour aller voir Corriveau. Henri pensa tout à coup qu'il était aussi dangereux pour Arthur que pour lui-même de sortir et d'apparaître devant les sept soldats, puisqu'Arthur était aussi déserteur que lui. Arthur était plus criminel qu'Henri, parce qu'il n'avait même jamais porté l'uniforme. Comme il allait prier avec Amélie, Arthur avait exigé de passer la nuit dans son lit. Henri avait été dupé une fois de plus. Il se détestait. Peut-être Amélie et Arthur le livreraient-ils aux soldats? Henri s'aplatissait dans son lit et tirait les draps et couvertures de laine par-dessus sa tête. Arthur partagerait

deux nuits de suite avec Amélie pendant qu'il se morfondrait dans son grenier.

Toutes les nuits, il était torturé par cette même idée: sa femme n'était plus la sienne, sa maison n'était plus la sienne, ni ses animaux, ni ses enfants qui tous appelaient Arthur: papa. Il jurait contre la guerre, il rassemblait ensemble tous les juvons qu'il connaissait, il en inventait qui remontaient du fond de son coeur, et il les lançait contre la guerre. Il haïssait de toute son âme la guerre. Mais il pensait parfois qu'il serait peut-être moins malheureux à la guerre que dans sa maison. Puis il se disait qu'il valait mieux être malheureux dans un grenier froid que malheureux dans la boue de la guerre. Il lui semblait même plus souhaitable d'être malheureux dans sa famille, dans sa maison, qu'être heureux à la guerre. Mais il savait surtout que l'homme est malheureux partout et que dans le village, le seul homme à ne pas être malheureux était Corriveau, à la condition qu'il n'y eût pas d'enfer, ni de purgatoire. Noyé dans les remous désordonnés de sa pensée, Henri s'endormit.

Il se réveilla en pensant au soleil, peu longtemps après.

L'idée du soleil l'avait réveillé à la manière d'un vrai rayon de soleil qui vous caresse le visage un matin d'été.

Le soleil d'Henri n'était qu'un mirage, une pauvre idée qui ne ravivait pas la terre morte sous la neige et la glace, une idée qui n'éclairait pas le grenier où Henri avait peur de la nuit et de ses mystères d'ombre. Henri remonta par dessus sa tête ses couvertures pour se redonner une impression de sécurité chaude. Le soleil d'Henri n'éclairait même pas les recoins tristes de sa tête.

Henri avait rêvé d'un gros soleil, bien rond, comme un beau fruit, il le voyait encore dans son esprit, précis, haut, immense, vertigineusement immobile. Henri imaginait qu'il était suspendu à un fil; si quelqu'un avait coupé ce fil, le soleil serait tombé en ouvrant la gueule et il aurait avalé le monde entier. Henri contemplait ce soleil. Il n'y avait rien au-dessus, ni à côté. C'était un soleil bien seul.

Henri remarqua, sous le soleil, que se dressait quelque chose, sur la terre. Cela ressemblait à une maison, mais en observant plus attentivement, il vit non pas une maison mais une grande caisse, et y pensant mieux, c'était le cercueil de Corriveau qu'il avait vu passer dans la rue, recouvert du drapeau des Anglais. Henri voyait donc, très haut, le soleil et, sur la terre, n'existait que le cercueil de Corriveau.

A la vérité, ce cercueil sous le soleil était plus gros que celui de Corriveau car les gens du village un à un, l'un derrière l'autre, y entraient, comme à l'église, courbés, soumis, et les derniers villageois tiraient avec eux les animaux, les vaches, les chevaux, tous les autres suivaient, le cortège était silencieux. Le cercueil était beaucoup plus vaste que l'église du village car, à part les villageois et leurs animaux, entraient aussi les écoreuils, les couleuvres, les chiens et les renards, même la rivière soudainement rampa comme la couleuvre pour entrer dans le cercueil, des oiseaux descendaient du ciel pour y pénétrer, et l'on arrivait des villages voisins, le cortège était ininterrompu, les gens venaient avec leurs bagages et leurs enfants et leurs bêtes, Henri était parmi ces étrangers, il entra aussi dans le cercueil, les maisons bougeaient comme de maladroites tortues, couvertes de neige et de glace, elles glissaient lourdement et disparaissaient dans le cercueil de Corriveau,

des gens venaient en foule, c'était des villes que l'on venait, en nombre immense, les gens attendaient patiemment leur tour, ils venaient en trains, des centaines de trains, maintenant des paquebots géants accostaient et déversaient leurs foudres dans le cercueil de Corriveau, et des quatre horizons, l'on accourait, l'on se précipitait dans le cercueil de Corriveau qui se gonflait comme un estomac; la mer aussi, même la mer s'était faite douce comme une rivière et elle se vidait dans le cercueil de Corriveau, Henri pouvait tout observer puisqu'il était à l'intérieur du cercueil, il vit apparaître des poissons à huit mains, à trois têtes, des crabes à dents terrifiantes, des insectes aussi, des bêtes tout en écailles qui semblaient des cailloux, puis il n'arriva plus rien: la mer entière avait été bue par le cercueil de Corriveau et sur toute la terre, il ne restait que le seul cercueil de Corriveau.

— Maintenant c'est fini, songeait Henri.

La terre était déserte. Le cercueil semblait maintenant tout petit, à peine grand comme celui qu'Henri avait vu passer sur les épaules des soldats anglais. La terre était muette, figée. Henri était soulagé de ne plus penser à rien.

De l'horizon subitement déchiré jaillirent des hommes, de l'horizon déchiré en plusieurs endroits, jaillirent des groupes d'hommes à la discipline mécanique, ils étaient des soldats, ils étaient armés, ils marchaient au pas, ils étaient des armées innombrables qui marchaient l'une vers l'autre, leur marche était implacable et féroce; Henri comprit que leur point de convergence était le cercueil de Corriveau, ils ne levèrent pas leurs armes, mais ils entrèrent, martiaux, dans le cercueil de Corriveau; Henri attendit longtemps, il ne se passa plus rien.

Sur la terre, ne subsistait que le cercueil de Corriveau sous le drapeau des Anglais.

Il s'écria:

— Je deviens fou !

Il gémit:

— Je deviens fou.

Il se dressa dans son lit. Ce n'était plus la nuit. Le jour s'était levé dans son grenier. Henri aperçut le cercueil de Corriveau. Il était dans son grenier. Henri le voyait, au fond du grenier. Une main poussait dans le dos d'Henri, une main le poussait vers le cercueil de Corriveau qui, maintenant, était juste assez grand pour contenir un seul homme: Corriveau ou lui.

— Au secours !

Il sauta de son lit, poussa les malles empilées, souleva la trappe, il se laissa descendre, il courut au rez-de-chaussée. Les enfants dormaient, les murs craquaient comme si le diable les eût grignotés.

Henri enfla les bottes d'Arthur, il passa son veston de laine, son bonnet de fourrure. Malgré le danger d'être pris par les soldats et ramené à la guerre, Henri décida qu'il irait rejoindre les autres, chez Corriveau. La porte ouverte, il hésita sur le seuil.

La nuit était si noire, le village était si bien noyé dans la nuit, la nuit semblait si profonde qu'Henri en éprouva du vertige.

Il empoigna sa carabine.

* * *

Les villageois, quand ils se retrouvèrent devant la maison d'Anthyme Corriveau, les pieds dans la neige aigüe comme des éclats de verre, quand ils eurent compris qu'on les avait expulsés de la maison d'Anthyme Corriveau, qu'on les avait jetés dans cet océan glacial où ils grelottaient dans leurs vêtements trempés, quand ils pensèrent que des étrangers, des Anglais, les avaient chassés de chez Anthyme Corriveau, descendant de cinq générations de Corriveau, tous habitant le village et dans la même maison sur le même solage depuis plus de cent ans; quand ils se furent rappelé que Corriveau, un petit Canadien français, fils du village, avait été tué dans une guerre que les Anglais d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada avaient déclarée aux Allemands, (Corriveau avait été tué dans la boue des vieux pays pendant que les Anglais étaient assis sur des coussins dans des bureaux; les Anglais sortaient quelquefois de leur abri, mais alors c'était pour aller porter dans sa famille un jeune Canadien français mort à la guerre), quand les villageois eurent compris qu'ils avaient été mis à la porte, comme des chiens qui auraient pissé sur le tapis, par des Anglais, qui n'étaient ni du village, ni du comté, ni de la province, ni même du pays, des Anglais qui n'étaient même pas Canadiens mais seulement des maudits Anglais, les villageois mesurèrent la profondeur de leur humiliation.

Gesticulant, jurant, se chamaillant, discutant, se bousculant, crachant, ivres, ils lançaient des blasphèmes enflammés contre les Anglais qui se terraient dans la maison des Corriveau.

Joseph brandit son moignon enfoui dans son pansement et cria plus fort que les autres:

— Les maudits Anglais nous ont tout pris mais ils n'auront pas notre Corriveau. Ils n'auront pas la dernière nuit de Corriveau.

* * *

Les sœurs ruisselaient sur le corps de la petite Mireille, son visage, et mouillaient ses draps.

Elle ne bougeait pas.

Elle n'aurait pas pu remuer; ses membres auraient refusé. La nuit pesait comme les pierres de la télègue qui avait, l'été dernier, capoté sur elle. Seules bougeaient ses paupières. Elle ouvrait, fermait les yeux. Les paupières closes, elle voyait encore.

Mireille aurait voulu ne rien voir.

Elle levait son pied, elle le voyait, comme s'il n'avait pas été son pied, comme s'il n'y avait eu que son pied dans la chambre.

Au bout de son pied, Mireille apercevait ses orteils éclairés, elle pliait, dépliait ses orteils et les regardait bouger. Tout à coup, elle cessait. Alors son pied lui apparaissait selon sa véritable nature: il était de cire. Elle ne pouvait plus agiter ses orteils de cire, elle ne pouvait plus faire pivoter son pied sur sa cheville. Mireille n'osait toucher, même du bout des doigts son pied de cire.

Elle aurait voulu crier, mais elle était devenue muette. Elle ne pouvait appeler à l'aide.

Mireille ne pensait pas surtout à sa peur; elle était plutôt préoccupée de surveiller le sourire de Corriveau couché à la place de son jeune frère.

Mireille avait vu Corriveau quelquefois lorsqu'il était du village, et, aujourd'hui, elle avait vu passer son cortège. Corriveau souriait.

Mireille savait que Corriveau se lèverait.

Elle attendait, crispée, paralysée, muette. Elle attendait, soumise.

Tout à coup, Mireille entendit le bruit de la paille du matelas. Elle vit Corriveau se lever, chercher dans les poches de son pantalon, en tirer une allumette. Avec l'ongle de son pouce, il l'alluma. Il regarda autour de lui. Puis il marcha vers les pieds de Mireille, s'éclairant avec son allumette.

Corriveau approcha l'allumette du pied de Mireille. Elle vit naître des petites flammes au bout de son pied de cire.

Satisfait, Corriveau retourna se coucher dans le cercueil, à la place du lit de son frère.

Corriveau s'étendit, s'allongea avec satisfaction, et il s'endormit en souriant.

Mireille suffoquait.

Mais elle ne pouvait rien sur ses orteils, ces dix petites bougies allumées qui veillaient Corriveau.

* * *

Anthyme Corriveau et sa femme avaient donc donné à manger aux Anglais comme s'ils avaient été des fils du village. Ils les observaient. Les Anglais mangeaient peu. Ils parlaient peu. Ils buvaient peu. Si un des Anglais parlait, les autres se taisaient, écoutaient. Une question était-elle posée ? Un seul à la fois répondait. Ils ne riaient pas : au lieu, ils serraient les lèvres en un sourire avare. Anthyme et sa femme ne compre-

naient pas ce que disaient les Anglais, mais ils n'aimaient pas entendre les sons de leur langue à cause de leurs yeux « qui n'étaient pas francs » pensait Anthyme. Ils avaient l'impression que les Anglais parlaient pour se moquer d'eux.

— Nous sommes tous des Canadiens français, ici, songeait le père Corriveau ; mon petit garçon qui est mort est un Canadien français, tout le monde est Canadien français, toute la province est canadienne française, puis il y a des Canadiens français à travers tout la Canada, il y en a même aux Etats-Unis. Alors, pourquoi ont-ils envoyé des Anglais reconduire mon fils ?

Anthyme Corriveau ne put dominer une certaine tristesse ; ce n'était pas celle d'avoir perdu son enfant, mais une autre qu'il ne pouvait expliquer.

A l'entendre secouer les casseroles dans l'évier, le vieil homme savait que sa femme n'était pas satisfaite de la façon dont les choses s'étaient déroulées.

— Nous étions entre nous, tous du village, réfléchissait-elle. Nous nous connaissons tous, parce que nous avons la même vie ; nous élevons nos enfants ensemble. Mon fils est aussi le fils de tout le village. Tous les gens qui étaient ici étaient un peu ses parents et les jeunes étaient ses frères ou ses soeurs, pourrais-je dire. Même quand il arrive un malheur dans le village, nous aimons nous retrouver ensemble, nous nous partageons le malheur, alors il est moins gros. Tous ensemble, nous sommes plus forts. Alors les malheurs nous affectent moins. Pourquoi les Anglais ont-ils brisé notre réunion ? Mon fils devait être content de nous voir tous autour de lui. Mais les Anglais ont brisé notre soirée. Je m'en souviendrai toute ma vie.

La mère Corriveau n'avait plus envie de les servir à la table. Elle leur offrit trois ou quatre tourtières et passa dans le

salon. Anthyme posa une bouteille de cidre sur la table et retrouva sa femme agenouillée devant le cercueil de leur fils.

Dans la cuisine, les Anglais disaient à voix basse des phrases que la mère Corriveau et son mari ne se souciaient plus de ne pas comprendre. Les mains jointes sur le cercueil, Anthyme Corriveau et sa femme oublièrent les Anglais dont la voix leur parvenait discrète, lointaine. Les vieux étaient seuls. C'était la première fois qu'ils étaient seuls avec leur fils. Ils étaient l'un près de l'autre, comme au jour de leur mariage. La mère Corriveau essayait des larmes comme en ce jour. Anthyme avait des yeux qui ne laissaient pas franchir des larmes, mais, comme au jour de son mariage, il avait le violent désir de crier, de jurer, de se battre, de briser quelque chose. Avaient-ils vécu toute une vie pour arriver à ce désarroi, à cette tristesse ?

Les chemins de toutes les vies, songeaient-ils, passent devant des cercueils. Ils ne pouvaient accepter que cette loi fût juste. Elle pleurerait. Il rageait. La mère Corriveau n'aimait pas que la vie fût ainsi faite. Anthyme ne pouvait la refaire, mais il était convaincu que, s'il fallait passer devant des cercueils et s'arrêter à un cercueil, il n'était pas juste que l'on eût en soi l'amour si évident de la vie.

Les vieux pleuraient.

A quoi servait-il d'avoir été un enfant aux yeux bleus, d'avoir appris la vie, ses noms, ses couleurs, ses lois, péniblement comme si cela avait été contre nature ? A quoi servait-il d'avoir été un enfant si malheureux de vivre ? A quoi servaient les prières de cet enfant pieux qui avait la pâleur des Saints sur les images ? A quoi servaient les blasphèmes de l'enfant devenu homme ?

Tout était aussi inutile que les larmes.

A quoi servaient donc les nuits blanches que la mère Corriveau avait passées à consoler l'enfant qui criait sa douleur de vivre ? A quoi servait le chagrin des vieux ?

Anthyme ne pouvait plus rester à genoux. Il avait envie de détruire quelque chose. Il se dirigea vers la cuisinière, prit des bûches et les jeta au feu. La mère Corriveau essayait ses larmes avec son tablier.

— Le bon Dieu n'est pas raisonnable.

Elle voulait dire qu'il exagérait, qu'il était injuste. Anthyme revint près d'elle :

— Ce n'est pas la peine de faire des enfants si le bon Dieu en fait cela, dit-il en indiquant son fils.

Sa femme pensait aux autres : Albéric, Ferdinand, Toustain, Gaston, Alonzo et Anatole qui étaient dans des pays où c'était la guerre contre les Allemands. Il y avait même Ernest et Naziance, dans des pays où ils combattaient les Japonais. Ils tiraient des balles, en ce moment, sans savoir que leur frère avait été tué. La mère Corriveau pensa que c'était la nuit : non, ses enfants, en ce moment, ne tiraient pas des balles, mais ils dormaient, puisque c'était la nuit. Cette pensée la rassura. Quand apprendraient-ils que leur frère était mort ? Le sauraient-ils avant la fin de la guerre ? Les lettres arrivaient si peu souvent à destination.

Tout à coup, la mère Corriveau se leva. Une image lui était venue, terrifiante, une image à la faire mourir de chagrin. Elle avait vu dans sa tête les cercueils de tous ses garçons empilés les uns sur les autres.

— Anthyme ! Anthyme ! supplia-t-elle.

Il sursauta :

— Quoi ?

Elle courut vers lui, en larmes, se blottit contre lui. Les bras d'Anthyme se refermèrent sur elle.

— Il faut beaucoup prier.

— Moi, je m'en vais dans la grange, j'ai envie de blasphémer.

* * *

Joseph-la-main-coupée se rua le premier. Les autres suivirent. Il fonça dans la porte. La maison fut secouée comme si un boeuf était tombé sur le toit. Les fenêtres tremblèrent. La porte, comme arrachée, s'ouvrit. Joseph brandissait son moignon au pansement sanglant :

— Nous voulons notre Corriveau ! Nous voulons notre Corriveau ! Vous ne prendrez pas notre Corriveau !

Anthyme s'avança calmement vers Joseph :

— Coupe-toi les mains, coupe-toi aussi les pieds si tu veux, coupe-toi le cou puisque tu aimes ça, mais n'arrache pas mes portes.

La mère Corriveau se tenait aux côtés de son mari, une casserole de fonte à la main, prête à frapper :

— Je l'ai prise sur le feu, elle est rouge, je vais te faire cuire une joue, toi, la-main-coupée.

Les Anglais s'étaient levés poliment lorsque les villageois étaient rentrés. Des assiettes se brisèrent sur le parquet, des verres aussi. L'on criait des menaces :

— Vous ne prendrez pas notre Corriveau !

— Retournez dans votre Angleterre, maudits Anglais de calice.

— Il y a un train demain à midi; prenez-le et n'en redescendez pas !

Une femme remarqua :

— Il est beau, ce petit-là; c'est dommage qu'il soit un Anglais...

— Un Christ d'Anglais, précisa son mari qui lui donna un coup de pied sur une cheville pour la punir.

— Ils ne sont même pas de vrais Anglais; ils sont venus au Canada parce que les vrais Anglais d'Angleterre voulaient s'en débarrasser.

— Vous ne nous prendrez pas notre Corriveau !

— Notre Corriveau est à nous !

Les villageois se disputaient les Anglais. Chacun voulait en attraper un. L'Anglais maîtrisé par deux ou trois villageois, on le secouait, on lui tirait la moustache, on lui donnait des chi-queaudes sur les oreilles. Les soldats grimaçaient du dégoût de recevoir en plein visage l'haleine d'alcool que projetaient ces French Canadiens, ils se défendaient peu. On les faisait tou-pillar. Ils chancelaient. On serrait leurs cravates, les boutons de leurs chemises volaient, les femmes s'amusait à palper à travers le pantalon le sexe d'un Anglais: chaque fois elles gloussaient :

— Ils en ont une...

Tout à coup, le Sergent cria :

— Let's go, boys ! Let's kill 'em !

Les soldats obéirent, attaquant hommes et femmes. Les villageois redoublèrent de violence et de colère. Les Anglais se défendirent à coups de poings, ou à coups de bottes, leurs grosses bottes de cuir, ils frappaient dans les visages, dans les ventres, sur les dents, les visages étaient sanglants, l'on piéti-

nait des corps étendus par terre, l'on écrasait des doigts, l'on se battait à coups d'assiettes, à coups de chaises:

— Vous n'aurez pas notre Corriveau.

— Let's kill 'em ! Let's kill 'em !

Les bouches crachaient du sang.

— Christ de calice de tabernacle !

— Maudit wagon de Christ à deux rangées de bancs, deux Christ par banc !

— Saint-Christême d'Anglais !

— Nous aurons notre Corriveau !

Bérubé apparut de nouveau dans l'escalier, nu-pieds, torse nu, en pantalon. Le vacarme et les cris l'avaient réveillé. Il examina la situation. Il comprit que les soldats se battaient contre les villageois. Il sauta par-dessus les marches. Il avait envie de casser quelques gueules anglaises. Il montrait à ces Anglais ce qu'un Canadien français portait au bout du poing.

— Atten . . . tion ! cria une voix anglaise. Ces mots paralyserent Bérubé. Le Sergent avait donné un commandement: Bérubé, simple soldat, était hypnotisé.

— Let's kill 'em !

Ces mots redonnèrent vie à Bérubé. Le soldat sans grade obéit comme il savait le faire. Il frappa sur les villageois comme si sa vie avait été en danger. Il devait frapper plus fort que les gens du village et plus fort que les Anglais s'il voulait que quelqu'un le respectât.

Peu à peu, les villageois perdirent la bataille. Sanglants, brûlants de fièvre, humiliés, révoltés, blasphémant, ils s'acharnaient, et l'un après l'autre, ils se réveillaient vaincus, la tête dans la neige.

Dehors, les villageois continuèrent de menacer:

— Vous n'aurez pas notre Corriveau !

Le Sergent ordonna aux Anglais et à Bérubé de sortir dehors pour terminer cette bagarre.

Sous la lumière grise de la lune et dans l'air froid qui semblait se fracasser comme une mince pellicule de glace, la petite guerre refusait de s'éteindre. Elle s'apaisait, puis, tout à coup, rejaillissait de toutes parts. L'on se tordait de douleur, l'on gémissait, l'on jurait, l'on pleurait d'impuissance.

Soudain, un coup de feu, sec, comme un coup de fouet.

* * *

Henri avait couru vers la maison d'Anthyme, poursuivi par le cercueil de Corriveau qui le suivait comme un chien affamé dans la nuit.

Un soldat s'était dressé devant lui. Il avait cru que le soldat voulait l'arrêter pour l'amener à la guerre. Il avait tiré.

La bagarre fut terminée. Les Anglais ramassèrent le blessé, ils le transportèrent dans la maison, ils l'étendirent sur la table de cuisine. Le soldat était mort.

Les Anglais transportèrent la table et le soldat dans le salon, en face du cercueil de Corriveau.

— C'est bien triste, dit la mère Corriveau; je n'ai plus de chandelles.

* * *

Tout le monde s'agenouilla. Les Anglais priaient en anglais pour leur compatriote. Les villageois priaient en canadien-

français pour leur Corriveau. Bérubé ne savait pas s'il devait prier en anglais pour l'Anglais ou en canadien-français pour Corriveau. Il commença à réciter les mots d'une prière apprise à l'école:

— Au fond, tu m'aimes, Seigneur, Seigneur...

Il ne continua pas. Les villageois le regardaient avec de la haine: la haine pour le traître... Parce qu'il s'était battu avec les Anglais contre les gens de son village, Bérubé était devenu pour eux un Anglais. Il n'avait pas le droit de prier pour Corriveau. Les regards le lui disaient durement. Alors Bérubé décida de prier en anglais:

— My Lord ! Thou...

Les Anglais se retournèrent tous vers lui. Dans leurs yeux, Bérubé lut qu'ils se toléreraient pas qu'un French Canadian priât pour un Anglais. Bérubé sortit.

Quelques bouteilles de cidre étaient abandonnées par terre, ouvertes. Il en saisit une et la but. Le cidre glougloutait, dégoulinait le long de ses joues, sur son torse. Puis il monta dans la chambre où sommeillait Molly. Il lança ses vêtements à travers la chambre, il arracha les couvertures et se jeta sur Molly avant même de l'avoir réveillée.

— Ma ciboire d'Anglaise, je vais te montrer ce qu'est un Canadien-français...

Rêvant qu'on la déchirait d'un coup de couteau au ventre. Molly sursauta. Rassurée, elle fit semblant de dormir.

Bérubé s'agitait, frénétique, suait, geignait, embrassait, étreignait, il haïssait.

— Ces crucifix d'Anglais dorment tout le temps. C'est pour ça qu'ils ont des petites familles. Et quand les Anglais font une guerre, ils viennent chercher les Canadiens français.

Bérubé avait parlé à voix haute. Molly avait compris. Elle souriait. D'une main lente, elle caressait le dos de Bérubé qui frissonna:

— Cette ciboire-là va me faire mourir...

Molly se moqua:

— Are you sleeping, darling ?

* * *

Quelques villageois avaient un impérieux besoin de dormir. Ils se couchèrent trois ou quatre par lit, ou sur les tapis tressés, ou sur le parquet, dans un manteau de fourrure, quelques-uns dormirent assis sur des chaises, d'autre à genoux devant Corriveau et l'Anglais. Mais la plupart franchirent la nuit comme si elle avait été un plein jour. Elle s'écoula en toute paix. Ils causaient, échangeaient des souvenirs, répétaient les aventures que l'on racontait toujours en ces occasions-là, compaient les personnes disparues, ils se rappelaient des faits et gestes de Corriveau, ils mangeaient de la tourtière, ils buvaient du cidre, ils priaient, ils pinçaient une fesse qui passait, inventaient des histoires, ils s'étouffaient de rire, ils retournaient prier, les larmes leur montaient aux yeux: quelle injustice de mourir à l'âge de Corriveau alors que des vieillards souffrants demandaient que le Seigneur les appelât à lui; ils se mouchaient, s'épongeaient le front, maudissaient la guerre, priaient Dieu que les Allemands ne vinssent pas détruire leur village, ils demandaient à la mère Corriveau une autre pointe de tourtière, ils rassuraient Henri désespéré d'avoir tué un soldat: « tu étais en état de légitime défense; tiens bois ! La guerre est la guer-

re »; les femmes s'attristaient de voir leurs robes en si piteux état.

Les soldats à genoux près de leur collègue mort au devoir étaient si attentifs à leur prières que Dieu lui-même semblait être à leurs côtés.

— Vieille pipe du Christ, dit Anthyme, ces maudits protestants savent prier aussi bien que les Canadiens français !

La mère Corriveau annonça que l'heure était venue de former le cortège pour se rendre à la messe et à l'enterrement de son fils.

* * *

Henri veillait sur le soldat qu'il avait abattu. Les autres avaient suivi le cercueil de Corriveau porté sur les épaules des Anglais et de Bérubé dont les services avaient été réquisitionnés.

Henri avait peur. Il avait déserté parce qu'il n'aimait pas la mort. On l'obligeait à tenir compagnie à un défunt. Henri lui-même l'avait tué. Il ne craignait pas la punition. C'était la guerre. Durant la guerre, on n'est pas puni d'avoir tué. Henri était bien content que cet Anglais ne l'ait pas attaqué en temps de paix; Henri aurait tiré sur lui, de la même façon. Alors il aurait été puni, parce qu'on aurait été en temps de paix.

Il vit son corps se balancer au bout d'une corde, suspendu à un échafaud planté dans la neige à perte de vue et son corps était un vrai glaçon: si quelqu'un l'avait touché, son corps aurait tinté et il se serait cassé en miettes, Henri avait froid, le vent sifflait en déplaçant une poussière sèche qui venait heurter son corps oscillant au bout de la corde. Henri avait froid,

112

il boutonna son chandail de laine qu'il avait emprunté à Arthur.

Il n'était pas pendu à une corde aux grands vents d'hiver au-dessus de la neige; c'est de froide peur qu'il tremblait. Il avait peur de cette maison où un mort était avec lui. Il coucha sa carabine sur ses genoux. Il ne voulait pas prier pour l'Anglais. Il se taisait. Il attendait.

Le vent essayait d'arracher les toits. Les clous craquaient, les solives se tordaient en geignant. Henri, comme un enfant, avait peur de cette musique de l'hiver pour un homme seul. Il aurait souhaité avoir quelqu'un avec lui. Il n'aurait pas eu peur. A la vérité, il y avait quelqu'un avec lui, mais c'était un mort qui rendait Henri dix fois plus seul. Avec quelqu'un de vivant, Henri aurait parlé, partagé du tabac. Mais un mort ne parle pas, ne fume pas.

Il écoutait.

— Que pense un mort sous son drap blanc? Un mort déteste-t-il la personne qui l'a tué? Un mort, s'il est damné comme ce Vierge de protestant, est-ce qu'il brûle intérieurement avant d'être enterré? Les morts font des colères contre les vivants. Des morts qui mettent le feu de l'enfer aux granges; cela s'est souvent vu: une maison qui s'enflamme tout à coup, sans raison, c'est l'enfer. Des morts, il y en a aussi qui marchent dans les murs des maisons. Pour se consoler, on dit que c'est l'hiver qui fait se plaindre les maisons mais c'est les morts... Aussi longtemps qu'on n'a pas assez prié pour l'arracher du purgatoire, le mort vient sur la terre mendier des prières et s'il n'est pas compris, il distribue des malheurs pour que l'on pense à lui.

Est-ce Corriveau qui rampait dans les murs?

113